



Montréal en tête

La mémoire
de la métropole
du Québec

Revue de la Société historique de Montréal | numéro 61 | automne 2010 | 7 \$

14 octobre 2010

Communiqué de presse

Montréal en tête fait peau neuve

***Un magazine sur le rayonnement culturel de la métropole
où mémoire rime avec aventure***

Fondé en février 1993 comme le bulletin d'un organisme qui a aujourd'hui 152 ans d'existence, *Montréal en tête* se transforme en magazine culturel de 40 pages renfermant une vingtaine d'articles. Pas moins de 14 collaborateurs, tels Jean-Claude Germain, René Viau, Bertrand Laverdure, Gilles Laporte, Georges Aubin, Josiane Lavallée, Michel Lapierre, ont participé à ce numéro 61 de la publication de la Société historique de Montréal.

L'audace d'unir histoire, littérature et arts, de rassembler Papineau, Henri Bourassa, Octobre 70, Borduas, Ferron, Tremblay, Nelly Arcan et Nicolas Dickner nous fait redécouvrir qu'il n'y a pas de réflexion novatrice sans plaisir et sans étonnement.

Vous trouverez ci-jointes les six premières pages du numéro d'automne 2010 (incluant le sommaire).

Lancement : le 21 octobre 2010, à 17 h, dans le hall de l'hôtel de ville de Montréal,
275, rue Notre-Dame Est

En librairie : début novembre 2010

Renseignements : Michel Lapierre Tél. : 514 322-2328



Montréal en tête

La mémoire
de la métropole
du Québec

Revue de la Société historique de Montréal | numéro 61 | automne 2010 | 7 \$

Le Devoir : 100 ans déjà

Les automatistes rayonnent
aux États-Unis



Histoire | Littérature | Arts

NOUVEAUTÉ



HÉLÈNE-ANDRÉE BIZIER

392 pages • 39,95\$



Dans la même collection



www.editionsfides.com

FIDES





Montréal en tête

La mémoire
de la métropole
du Québec



Numéro 61 • Automne 2010

Revue de la Société historique de Montréal,
organisme fondé en 1858 par Jacques Viger, premier maire de la ville

COUVERTURE :
Aperçu de la place d'Armes (Montréal)
Photo : Linda Turgeon

SOMMAIRE

3 Le mot du directeur • JEAN-CHARLES DÉZIEL

5 Convergence • MICHEL LAPIERRE

Le Devoir : 100 ans déjà

6 La personnalité complexe d'Henri Bourassa, le fondateur

• MICHEL LAPIERRE

10 Les combats d'André Laurendeau, l'un des rédacteurs en chef

• FÉLIX BOUVIER

12 La collaboration singulière de Jacques Ferron • LUC GAUVREAU

14 Les éditoriaux du journal de 1910 à 1932 • JEAN-RÉMI BRAULT

15 Les automatistes rayonnent aux États-Unis • RENÉ VIAU

17 Mémoire d'Octobre 70 • JOSIANE LAVALLÉE

19 La vie littéraire montréalaise de 2000 à 2010 : la décennie
des nouveaux éditeurs • BERTRAND LAVERDURE

23 L'électrochoc culturel des *Belles-Sœurs* en 1968

• JEAN-CLAUDE GERMAIN

25 La Conquête : événement majeur ou perturbation mineure ?

• CHARLES-PHILIPPE COURTOIS

28 L'antre de Cacus • GEORGES AUBIN

30 1849 : Montréal « complètement cirque » ! • GILLES LAPORTE

32 Derrière la chapelle incendiée des Franciscains, quatre siècles
de notre histoire • JOCELYNE DELAGE

À travers les livres

34 La Nouvelle-France vécue et rêvée • JEAN-RÉMI BRAULT

34 La naissance de l'assurance-vie québécoise • ALBERT JUNEAU

35 Olivier Asselin, le « réformateur intelligent » • JEAN-RÉMI BRAULT

36 Louis Riel et Montréal, deuxième Rome • MICHEL LAPIERRE

31, 33, 36, 38 La SHM au cœur du Montréal culturel

Le mot du directeur Une nouvelle *Saberdache*

Bien que la carrière de Jacques Viger fut consacrée principalement à la vie publique, comme inspecteur des chemins, recenseur, commissaire, président du bureau de vote lors des élections et premier maire de Montréal, c'est surtout par ses travaux d'érudit et de collectionneur qu'il s'est le plus distingué.

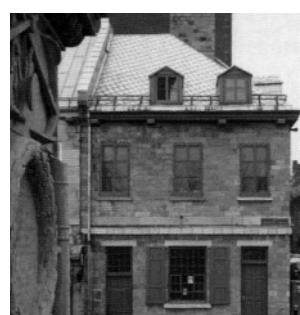
L'esprit encyclopédique de Viger nous inspire

« Pendant cinquante ans, écrit M^{er} Camille Roy en 1910, il a copié des notes, des manuscrits, des actes officiels, des statistiques, des récits inédits, des listes, des cartes, des plans, des mémoires, des lettres, des circulaires, tout ce qui lui tombait sous la main et qui pouvait être utile

à l'histoire du Canada. Il a transcrit ces documents, il les a mis en ordre, il les a annotés, il les a réunis dans des cahiers, dont la collection forme ce qu'il appelait *Ma Saberdache*. » C'est cette diversité d'intérêts chez le fondateur de la Société, son esprit encyclopédique et son humanisme qui retiennent notre attention à l'heure du lancement du nouveau *Montréal en tête* —nouvelle *Saberdache* ! Et nous inspirent.

Le mot *saberdache* désigne un sac carré en cuir dans lequel les hussards allemands transportaient des dépêches de toutes sortes. Hanté par son expérience militaire comme lieutenant dans le 3^e bataillon de la ville de Montréal lors de la guerre de 1812 et capitaine dans le corps des

Voltigeurs canadiens, formé par Salaberry, Viger voyait une analogie entre sa *Saberdache* (43 volumes, 1839-1853, Archives du Séminaire de Québec) et celle du hussard.



Maison Malard-Deslauriers (construite entre 1810 et 1812), siège de la Société historique de Montréal, place Jacques-Cartier. Photo : Les Publications du Québec.

Les contemporains de l'érudit ont parlé de lui comme d'un « *habile critique, antiquaire, numismate et héraldiste canadien* » (Bibaud), d'un « *archiviste volontaire* » et de « *notre archéologue canadien* » (M^{er} Bourget), ou plus encore, on a dit qu'il formait à lui seul « *une académie des inscriptions et belles-lettres, une société*

royale, ou plutôt nationale — très nationale — des antiquaires» (Puibusque).

Une vision large de l'histoire

Jacques Viger était au cœur d'un mouvement visant à récupérer les archives de la Nouvelle-France et ainsi à participer au développement des recherches historiques. Comme antiquaire, il a une vision large de l'histoire et une approche englobante. Il est en relation avec des artistes et des lettrés. William Berczy fils et James Duncan réaliseront pour ses manuscrits et albums plusieurs aquarelles.

Les trois albums de Viger, *Costumes des communautés religieuses* et *Souvenirs canadiens* (Archives de la Ville de Montréal), de même que *Panorama de Montréal* (Archives du Séminaire de Québec), regroupent des œuvres d'art uniques qui, interprétées grâce à la correspondance de l'érudit, deviennent une source précieuse pour les historiens de l'art. Ils témoignent des premiers intérêts des Montréalais pour les monuments historiques (*Panorama de Montréal*) et traduisent l'esprit artistique de la

période, en évoquant le romantisme ambiant (*Souvenirs canadiens*).

On remarque enfin que presque chaque type de documents produits par Viger semble avoir obtenu une grande reconnaissance des spécialistes des domaines concernés. Ainsi, sa *Néologie canadienne*, ou *Dictionnaire des mots créés en Canada* (1810), en fait le pionnier de la linguistique québécoise et constitue un témoignage unique sur la langue française du début du XIX^e siècle au Canada. Viger est aussi considéré comme un précurseur de la statistique démographique canadienne. Son recensement de Montréal en 1825 représente « *un point de repère essentiel dans la constitution d'une histoire sociale de Montréal au XIX^e siècle* » (Bernard, Linteau et Robert, 1973).

Dans une lettre qu'il faisait parvenir à Michel Bibaud en 1826, Jacques Labrie, un correspondant de Viger, écrit : « Il n'y a pas que cette correspondance qui nous plaise dans la *Saberdache* : toutes les anecdotes qu'elle contient respirent un air du pays qui doit les rendre chères à tous ses habitants... C'est en montrant ce qu'ont été nos ancêtres que l'on peut inspirer à la génération présente, comme à celles qui la suivront, le désir de les imiter dans ce qu'ils ont fait de bien et de remarquable. »

Voilà l'esprit que nous souhaitons partager avec les lecteurs de *Montréal en tête*, revue qui se veut, pour notre temps, une nouvelle *Saberdache*.

■ Jean-Charles Déziel



Album Viger (*Souvenirs canadiens*). Archives de la Ville de Montréal



Revue de la Société historique de Montréal, organisme fondé en 1858 par Jacques Viger, premier maire de la ville

462, place Jacques-Cartier
Montréal (Québec)
H2Y 5B3

Téléphone : 514 878-9008
info@societehistoriquedemontreal.org
www.societehistoriquedemontreal.org

Directeur :
Jean-Charles Déziel,
président de la Société

Rédacteur en chef :
Michel Lapierre

Secrétaire de rédaction :
Lise Lavigne

Adjointes au rédacteur en chef pour la révision des textes :
Josiane Lavallée et Martha Blouin

Concepteur de la maquette :
Olivier Lasser

Metteur en pages :
Réjean Mc Kinnon

La Société historique de Montréal (SHM) est membre de la Fédération des sociétés d'histoire du Québec.

Fondé par Lise Montpetit-Cadotte, présidente de la SHM de 1991 à 1995, et conçu à l'origine comme le bulletin de l'organisme, *Montréal en tête* paraît depuis février 1993.

Abonnement d'un an (deux numéros), incluant l'adhésion ou le renouvellement de la cotisation annuelle à la SHM : 30 dollars. Les personnes déjà membres de l'organisme reçoivent la revue gratuitement.

Nous exprimons notre gratitude au gouvernement du Québec, en particulier à M. Raymond Bachand, ministre des Finances et ministre responsable de la région de Montréal, et à Mme Christine St-Pierre, ministre de la Culture, des Communications et de la Condition féminine, pour l'aide financière que nous avons reçue.
Nous remercions également M. Martin Lemay, député de Sainte-Marie-Saint-Jacques à l'Assemblée nationale du Québec, pour la publicité qu'il a réservée dans la revue, ainsi que nos commanditaires du monde de l'édition et du milieu musical.

Dépôt légal : 3^e trimestre 2010
ISSN : 1205-6510

LE DEVOIR
un témoin unique et privilégié d'un Québec en mouvement

LE DEVOIR
Un siècle québécois

À travers un siècle de journalisme, sous la plume de libres penseurs, revivez les grands débats politiques, les moments marquants de notre vie culturelle, artistique, scientifique et sportive... Grâce à des textes actuels, à des documents d'époque et à une riche iconographie, revisitez un siècle québécois fort en émotions et en idées.

Sous la direction de Jean-François Nadeau

LES ÉDITIONS DE L'HOMME
Une compagnie de Québecor Média
www.editions-nomme.com

LE DEVOIR
1910

Convergence

Près de Bernanos dans le Montréal de 1941

Vers quoi une vingtaine d'articles centrés sur Montréal pourraient-ils converger au-delà d'une ville, fût-elle la métropole du Québec ? Vers un ailleurs que cache une île qui tend à se confondre avec le monde.

De Borduas à Pollock

Un article de René Viau, en qui je vois le meilleur de nos critiques d'art, révèle l'importance d'une récente exposition organisée à la prestigieuse Albright-Knox Gallery, à Buffalo. Grâce à cet événement, les tableaux de Borduas, de Riopelle et de plusieurs autres représentants de l'automatisme montréalais s'intègrent, pour la première fois et avec une bouleversante spontanéité, dans la peinture universelle et novatrice d'Américains, comme Pollock et De Kooning.

LA PENSÉE
DE GEORGES BERNANOS,
PLUS AUDACIEUSE,
PLUS MODERNE,
PLUS PROFONDE QUE
CELLE D'HENRI BOURASSA,
NOUS AIDE À
LA COMPRENDRE.
ELLE LUI APORTE
CE QUI LUI MANQUAIT.
ELLE EN ÉCLAIRE
AUSSI LA GRANDEUR
CACHÉE.

Que peut-on espérer de plus historique et de plus total ? Mais le carrefour des avant-gardes semble loin de notre dossier sur le centenaire du *Devoir*... Cette apparence se dissipe si l'on s'aventure à juger Henri Bourassa, le fondateur du quotidien, en élargissant le contexte montréalais d'alors au reste du globe.

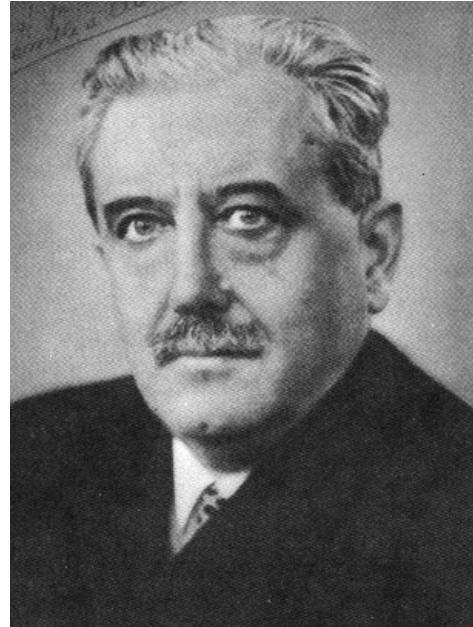
On ne sait pas assez qu'en 1941 et qu'en 1942 la revue *La Nouvelle Relève*, éditée dans la métropole sous la direction de Robert Charbonneau et Paul Beaulieu, a diffusé une douzaine de textes de l'un des inspirateurs de la Résistance, Georges Bernanos (1888-1948), pages qui pouvaient très difficilement circuler dans une France dominée par l'envahisseur nazi.

Exilé au Brésil depuis 1938, rallié à de Gaulle dès 1940, l'écrivain français condamne Pétain et un régime fantoche soumis à l'ennemi allemand, « ces pauvre gens de Vichy qui, résume-t-il, se rengorgent et font la roue la chaîne au cou ». Que *La Nouvelle Relève* publie ces mots en septembre 1941 dans un Québec dont l'intelligentsia est largement sympathique à la devise pétainiste *Travail, famille, patrie*, cela détonne.

De Bourassa à Bernanos

Même Bourassa, devenu si méfiant à l'égard du nationalisme, est loin d'adopter pareille attitude. Pourtant, la pensée de son cadet Bernanos, plus audacieuse, plus moderne, plus profonde que la sienne, nous aide à la comprendre. Elle lui apporte ce qui lui manquait. Elle en éclaire aussi la grandeur cachée, si bien que l'on oublie parfois la distance qui sépare les deux hommes.

Comment peut-on interpréter la suspicion croissante qui, dans l'esprit de Bourassa, a germé, dès les années 20, à l'endroit du nationalisme sans comparer ce phénomène à l'évolution politique postérieure de Bernanos, issu lui aussi du catholicisme le plus traditionnel ? Dans *Les Grands Cimetières sous la lune* (Paris, 1938), chef-d'œuvre de la polémique, l'écrivain français a saisi, d'une façon qui n'a rien à envier à celle de Karl Kraus ou de George Orwell, l'envergure du mal du XX^e siècle : le totalitarisme.



Georges Bernanos photographié au Brésil en 1944.

Avec une ironie sans égale, il va jusqu'à faire de l'empereur shin-toïste du Japon et même de Staline, le communiste athée, les défenseurs de la chrétienté, aux côtés de Franco qu'il attaque ! Pour lui, il faut montrer que le culte de la puissance nationale, déjà perceptible chez le prétendu croisé sur le point de renverser en Espagne le gouvernement républicain légitime, réunit les chefs des États autoritaires au festin universel de la mort.

« Demain, précise Bernanos, vous compterez un chrétien totalitaire de plus : M. Staline, M. Hitler, M. Mussolini, le Mikado, cela fera cinq sauveurs totalitaires, pourvu que l'on n'oublie pas l'autocrate portugais dont le nom m'échappe. » Ce dernier « sauveur », à première vue différent des autres, c'est bien sûr Salazar, si respecté au sein de l'intelligentsia canadienne-française de l'époque.

En scrutant le nationalisme d'un regard inquiet, Bourassa, malgré ses œillères (notamment au sujet de la nocivité de Pétain et de Salazar), se rapprochait, sans en être conscient, de Bernanos, le grand visionnaire. Cela contribuait à ouvrir Montréal sur le monde.

■ Michel Lapierre

Le Devoir : 100 ans déjà

La personnalité complexe d'Henri Bourassa, le fondateur

Michel Lapierre

Un jour, sans doute dans les années 20, Henri Bourassa (1868-1952) en revenant des bureaux du *Devoir* avec l'un de ses jeunes fils, Bernard, lui dit devant l'Université de Montréal, rue Saint-Denis : « J'espère que tu ne mettras jamais les pieds dans cette boutique-là ! » Pourquoi ce mépris viscéral de l'enseignement supérieur ? Le quotidien fondé par Bourassa en 1910 n'a-t-il pas déjà la réputation d'être celui des élites, voire des intellectuels ?

Chrétien exigeant, patriote circonspect

Le jésuite Bernard Bourassa (1913-2009) en racontant, peu de temps avant sa mort, l'anecdote à Mario Cardinal, biographe de son père, sait à quel point ce dernier jugeait que les universités, par la prétention et le conformisme qu'elles engendrent chez les futures élites, conduisent trop souvent à une trahison de la cause catholique et nationale. Toute sa vie, Henri Bourassa s'est montré très critique à l'égard de son peuple. Même le clergé n'échappait pas aux remontrances du chrétien exigeant et du patriote circonspect.

« C'EST UN BEAU TROU,
LA PROVINCE DE QUÉBEC,
MAIS C'EST UN TROU »,
OSE DIRE EN 1943,
À 75 ANS, DANS UNE
CONFÉRENCE SUR SA VIE,
L'ANCIEN DÉPUTÉ,
L'ANCIEN JOURNALISTE,
L'INFATIGABLE ORATEUR.

« C'est un beau trou, la province de Québec, mais c'est un trou », ose dire en 1943, à 75 ans, dans une conférence sur sa vie, l'ancien député, l'ancien journaliste, l'infatigable orateur. Il a démissionné de son poste



Henri Bourassa jeune, déterminé, flamboyant. Ce portrait, qui le révélait le mieux, le fondateur du *Devoir* souhaitait que ses compatriotes le gardent en mémoire. Photo : gracieuseté de la famille Bourassa.

de directeur du *Devoir* en 1932, sous la pression du haut clergé de Québec et de Montréal, qui ne tolérait plus ses condamnations, au nom d'un catholicisme épuré, des faiblesses ecclésiastiques, en particulier l'amour de l'argent, et au grand soulagement des nationalistes indisposés par son rejet, en accord avec le pape, de tout esprit cocardier.

Dès 1930, Bourassa résuma ainsi dans un éditorial certains reproches

qu'on lui faisait : « “ Servile instrument de la politique romaine ! ” — celle de Pie XI et de Gasparri, a-t-on écrit, hurlé ou murmuré, principalement dans quelques milieux chauvino-ecclésiastiques... » Son agacement à l'égard de certains prêtres était manifeste. Même s'il ne nomma pas Lionel Groulx, qui tendait à le supplanter comme guide spirituel des nationalistes, on suppose qu'il pensait notamment à cet abbé historien.